

Exercices de révision

Jean-Pierre Leroux

Volume 27, Number 6 (162), December 1985

Les taupes de l'édition

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31304ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leroux, J.-P. (1985). Exercices de révision. *Liberté*, 27(6), 10–16.

d'université, le biographe, le nouvelliste oseraient-ils se présenter au micro ou devant les caméras? Combien de «solides» réputations s'effondreraient s'il nous était permis de trahir le secret professionnel (Car, bien que nous n'exercions pas une profession officiellement connue et reconnue, nous n'en sommes pas moins tenus au secret.) Devant nos fracassantes révélations, le lecteur s'indignerait et l'auteur n'aurait plus qu'à disparaître. Je connais, pour ma part, plusieurs «grands écrivains» qui en perdraient aussitôt leur titre. Leur nom me brûle... la plume et le cerveau.

S.R.

Exercices de révision

Aussi bien m'y faire: je ne serai jamais à l'aise dans ce métier que j'aime. Chaque fois que je prends la première page d'un manuscrit — et je m'organise pour différer le plus possible ce moment —, je faiblis: vais-je en respecter le ton, et d'abord le cerner? S'il suffisait de lire comme dans mon loisir, je materais plus facilement mon appréhension, ou du moins mon ignorance ne nuirait à personne puisque je n'ai aucune responsabilité vis-à-vis de la forme dans laquelle est coulé cet imprimé, l'heureux! Mais le manuscrit est une matière brute, qui demande transformation, et améliorer le susdit doit passer par la perception que le réviseur a de la langue. Ce métier ne paraît donc exact qu'en ce qui touche le lexique (prétendument fini), la morphologie et la syntaxe (assez bien délimitées); pour le reste, l'immense reste, le style, cette manière bien à soi de manier l'outil, il faut s'en remettre aux connotations, à l'interprétation, à la nuance. S'il ne s'agissait que de chasser les coquilles, le dictionnaire et la grammaire tiendraient lieu de jugement. (*Exercice 1. Relevez les coquilles*

dans *Cent ans de solitude*, du pauvre Gabriel Garcia Marquez, publié aux éditions du Seuil. Si vous en trouvez moins de trois cents, vous êtes irrémédiablement recalé.) Mais les mots commettent l'impertinence de s'assembler entre eux pour créer des effets. Plus ou moins réussis. Et quand c'est moins, parions que l'auteur n'est pas au courant; il faudrait avoir la bonté de le prévenir. Cependant, débarrasser telle phrase de ses scories comporte le risque d'accrocher au passage d'utiles éléments de sens. En clarifier une autre suppose qu'on en a saisi l'intention, qu'il y avait substance. C'est ainsi que je serais très embêté si on m'enjoignait de réviser un article de Victor-Lévy Beaulieu ou de Pierre Foglia. Beaulieu — qui reproche aux réviseurs de se prendre pour des linguistes, c'est-à-dire pour ce qu'ils sont, à moins qu'il ne leur reproche de n'avoir pas de diplôme, mais où est son diplôme d'écrivain? — se laisse complaisamment charrier par ses élans, entendez qu'il ne se relit pas, ou s'il le fait ne le fait pas assez: son génie, comme il est maintenant coutume de dire, répugne à ces détails. (*Exercice 2.* Ecourtez la phrase qui précède.) Voici un truc pour produire un texte agréable à lire: écrivez en pleine fièvre, récrivez en toute patience et relisez-vous jusqu'à ce que les mots ne puissent plus bouger. N'oubliez pas que plus vous pensez à publier et moins vous avez de chances de devenir immortel. Par conséquent, écrivez sans vous presser. Quant à Foglia — qui est allergique aux pères-la-virgule de mon espèce: pourtant, s'il pouvait goûter la suavité de la ponctuation, on s'enfargerait moins souvent dans ses chroniques, mais il en serait peiné —, il reste aussi brouillon que le premier même s'il semble avoir une meilleure idée de ce qu'il dit. Non, ce que ces deux oiseaux ne veulent pas comprendre, c'est qu'aucun auteur, pas même Proust en son temps (je présume) et pas même le réviseur-linguiste-père-la-virgule lorsqu'il écrit dans une revue très sérieuse, ne peut se dispenser du regard extérieur porté sur son monumental ouvrage ou sur son articulet, car comment saisir un corps dans son entier quand on est tout

près de son cœur? Parlant de Gallimard, voilà un éditeur qui respecte ses lecteurs en leur permettant de faire une lecture ininterrompue, tandis que Minuit devrait apprendre que ce n'est pas tout de dénicher de bons auteurs (que le prude Gallimard a sans doute préalablement écartés), il faut savoir les corriger, et sévèrement, et même l'infailible Duras. Mais ce paragraphe a assez duré. (*Exercice 3.* A ma place, chers lecteurs, trancheriez-vous celui-ci? En deux? En trois? Où exactement?)

Et les chères lectrices? Parlons-en. Elles aimeraient, j'imagine, qu'on dise «chers lecteurs et chères lectrices», pardon! «chères lectrices» tout court, car il est temps de venger l'infâme domination des mâles, de renverser le patriarcat. Ces suffragettes, qui ne sont par bonheur pas aussi nombreuses qu'elles veulent le laisser croire, mais simplement tonitruantes, comme toutes les mal baisées, contestent la nature des choses et rêvent de la nuit où les femmes se coucheront par-dessus les hommes, du moins celles qui n'en seront pas encore tout à fait dégoûtées. Elles ne veulent pas se rentrer dans la tête que le masculin a valeur de neutre et que l'humanité ne ferait pas nécessairement un bond si l'on adoptait la forme «elle faut», «elle pleut». Sinon, pourquoi ne pas mettre tout à la féminine, y compris les noms communes? Et nos voyants homosexuels d'ouvrir la trappe à leur tour pour réclamer leur propre genre: ces messieurs, qui prolifèrent sans pour autant pouvoir se reproduire, n'en sont pas à leur première croisade; depuis quelques années, en effet, ils font pression afin que les toilettes sortent du privé pour devenir publiques; pour ces pervers, on le voit, orgie, sexualité et défécation ne font qu'un. Ils mériteraient tous de périr par le SIDA, en même temps que leurs collègues haïtiens, ces autres transporteurs du virus qui ont envahi nos taxis. Exigez un chauffeur blanc.

Exercice 4. Vous devez réviser un texte dont la teneur s'apparente à celle du paragraphe précédent — méfiez-vous: moins caricaturale et plus insidieuse, la réalité est pire. Eh oui, cher réviseur et chère révi-

seuse, le sexisme, l'homophobie, le racisme et globalement le mépris, l'ignorance satisfaite d'elle-même, sont votre pain quotidien, sont la manne des éditeurs. Ce n'est pas tout. Vous devez pondre quinze lignes pour le dos de la couverture. Ne manquez pas de ramener le contenu à un programme irrésistible — même s'il vous fait vomir — parce que des milliers de personnes moins dédaigneuses que vous n'attendent qu'un signe pour reconnaître que ce livre s'adresse à elles en particulier. Ainsi, réviseuse et réviseur, vous avez la sensation de participer à une supercherie? Qu'à cela ne tienne, la vie est farcie de compromissions.

Alors, pour battre votre coulpe, ou dans l'illusoire espoir de vous consoler de vous-même, ou pour ressasser votre impuissance (de façon qu'au moment de crever vous n'ayez pas été dans la totale inconscience du temps de votre vie, temps que vous n'aurez pu vous empêcher de gâcher), vous écrivez, récit, poèmes ou quoi que ce soit d'autre dont vous vous plaisez à croire que ça ne servira pas qu'à vous. Mais attention! le réviseur-écrivain devra à son tour subir le supplice de la révision.

Vous pensez donc avoir un avantage sur l'écrivain non réviseur? Vous avez raison. Réviser permet de mieux maîtriser la langue, non, force à mieux la maîtriser car vous avez continuellement le nez fourré dans le Robert pour vérifier des termes comme «cime», «sibyllin», «bâiller» (les erreurs répétées des auteurs font souvent désapprendre ce qu'on savait) et dans le Grevisse pour constater que dans la tournure «si je règle mes comptes et que tu m'en veuilles», le deuxième verbe se met au subjonctif. La connaissance de ces aimables vécilles donne pour ainsi dire de l'assurance quand vient le moment de s'attabler à ses propres angoisses: c'est comme si les mots étaient plus solides.

Ils sont d'ailleurs tellement solides que vous devenez puriste; votre imagination s'encroûte dans une norme en béton armé; vous voulez prouver qu'un petit Québécois peut en savoir plus long sur sa

langue qu'un vrai Français; vous êtes cet élève à barriques qui apporte une pomme à sa maîtresse, qui s'assoit en face d'elle, ne triche, ne rit jamais pour gagner ses faveurs, mais celle-ci aimerait le voir un peu plus vivant, un peu moins lèche-cul. Ce grave handicap a dès lors ruiné l'avantage que vous possédiez. Robert, Grevisse, Thomas, c'est bien beau, mais où sont passés les mots de votre enfance? Vous devriez savoir que ces institutions, tout indispensables qu'elles soient, ne sont pas une locomotive mais un wagon de queue: il se rend au même endroit, cependant avec un léger retard. (*Exercice 5.* Complétez cette image: tandis que la locomotive, c'est...) Bref, laissez-vous écrire et laissez écrire les écrivains; les plus intransigeants, les plus audacieux, sans trop s'en douter préparent les futures normes. Mais ne le leur dites pas.

Ne leur dites pas, non plus, que certaines règles me pèsent à tel point que je les applique dans les textes des autres mais refuse de m'y plier lorsque j'écris. Malhonnêteté? Cherchons plutôt du côté de la schizophrénie: comme réviseur, je suis en quelque sorte gardien de la norme, ou censeur si vous préférez, et comme auteur, au moyen de nouveaux assemblages de mots, je tente de faire surgir un ton; pour cela, je ne dois pas hésiter à défier icelle. Mettre la hache dans la norme, alors? Vous n'y pensez pas! Vous vous figurez le boulevard Métropolitain sans rambarde? (*Exercice 6.* Pourquoi, ici, le pluriel?) Autrement dit, quels sont ceux et quelles sont celles qui écrivent avec leurs dictionnaires et leurs grammaires? (*Exercice 7.* Pourrait-on mettre du singulier ici?) Sur ce point, j'espère rencontrer, avant ma retraite le jour où ce métier aura fini d'user mes yeux, quelqu'un qui me débrouillera la règle de l'accord de l'adjectif possessif «leur» — cf. le Larousse des *Difficultés* de Thomas. Elle est si logique que je ne m'y retrouve plus. On croirait lire la première page du *Traité du désespoir* de Kierkegaard, laquelle a su parer une bonne demi-douzaine de tentatives de lecture de ma part; dommage, avec un si beau titre. Qui sait, cette

personne en profitera peut-être pour simplifier la règle de l'accord du participe passé des verbes pronominaux, dont la mécanique, qui fléchit parfois devant l'usage, snobe toute élémentaire logique. Et, tant qu'à y être, souhaitons à cette âme le courage d'abolir les vieux privilèges du genre masculin, lequel se croit encore humain.

Ces réserves ne doivent pas faire oublier ce qu'on oublie presque toujours: la révision des textes est essentielle. Curieusement, les auteurs les plus médiocres sont ceux qui jettent des cris dès qu'on signale dans leurs chefs-d'œuvre une impropriété ou une structure de phrase branlante. Ils veulent assimiler leur ignorance de la grammaire et de l'orthographe à une liberté toute créatrice. L'effronterie ne cédant en rien à la paresse, ils vont jusqu'à présenter leurs torchons aux éditeurs, lesquels éditeurs en font des livres, lesquels livres s'attirent des éloges, lesquels éloges aident ces fumistes d'auteurs à obtenir prix, bourses, tournées de conférences, mais faites qu'on ne me laisse jamais la chance d'approfondir la question ou de fournir une liste de noms. (*Exercice 8.* Expliquez en vertu de quoi plus un texte est mal foutu, plus l'auteur est soupçonneux, plus la révision est ingrate, mal payée, insatisfaisante, et plus l'éditeur vous met des bâtons dans les roues.) (*Exercice 9.* Expliquez pourquoi, lorsqu'un livre est bien révisé, les critiques littéraires estiment que l'auteur a du talent et pourquoi, lorsqu'un livre est mal révisé, ils considèrent que l'éditeur n'a pas fait son travail. Donnez, à l'appui de votre assertion, l'exemple de monsieur Réginald Martel.) (*Exercice 10.* S'il y a mille coquilles dans un manuscrit et si vous en corrigez neuf cent quatre-vingt-dix-sept — en un temps record parce que l'éditeur vous pousse dans le dos —, combien en reste-t-il, que monsieur Martel se fera un devoir de mentionner dans sa presse du samedi? Et croyez-vous que c'en sera de vraies?) Quant aux auteurs consciencieux, baume sur mon cœur endolori, ils ne pensent pas que le fait de se renseigner sur le sens des mots rende le travail d'écriture moins passionnant. Mieux:

ils sont redevables au réviseur qui identifie leurs lacunes, leurs tics; ils préfèrent en effet consolider leur ouvrage plutôt que leur ego, qui ne se trouve absolument pas déshonoré d'avoir appris quelque chose. Ainsi, c'est grâce à des auteurs comme Jacques Poulin, Jean-Marie Poupart et Michel Tremblay, et grâce à une réviseuse comme Michèle Marineau, dont j'admire la compétence, que j'aime ce métier, même si je ne suis pas fait pour lui, ni d'ailleurs pour aucun autre.

J.-P.L.